

CARTAGENA, NELSON (1989) : *La contribución de España a la teoría de la traducción. Introducción al estudio y antología de textos de los siglos XIV y XV.* Madrid : Vervuert-Iberomanerica, 270 p.

Carlos Hernández Sacristán

Volume 57, Number 4, December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021234ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021234ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hernández Sacristán, C. (2012). Review of [CARTAGENA, NELSON (1989) : *La contribución de España a la teoría de la traducción. Introducción al estudio y antología de textos de los siglos XIV y XV.* Madrid : Vervuert-Iberomanerica, 270 p.] *Meta*, 57(4), 1081–1083. <https://doi.org/10.7202/1021234ar>

DOCUMENTATION

Comptes rendus

CARTAGENA, NELSON (1989) : *La contribución de España a la teoría de la traducción. Introducción al estudio y antología de textos de los siglos XIV y XV*. Madrid: Vervuert-Iberomanerica, 270 p.

Depuis déjà un certain temps, l'idée d'un Moyen Âge qui serait une période « sombre » de notre tradition historique est rejetée par de nombreux chercheurs, le préjugé sans fondement de cette prétendue « obscurité » n'étant pas propre au monde médiéval, mais plutôt au spectateur qui le considère d'une position erronée. Nelson Cartagena fait clairement partie de ceux qui combattent ce préjugé, en nous offrant un échantillon hautement significatif de la façon dont la pratique de la traduction a été gérée à la « lumière » des réflexions que nous trouvons chez les traducteurs hispaniques des XIV^e et XV^e siècles. Cette étude couvre le catalan et le castillan, le catalan étant mieux représenté pour le XIV^e siècle et le castillan pour le XV^e siècle¹. Il s'agit là d'une étape cruciale pour le développement de ces langues comme langues de culture, une étape, le Moyen Âge, d'une intense activité traductologique pour la Péninsule ibérique.

L'ouvrage de Cartagena a d'abord pour objectif d'apporter des témoignages documentaires de ces réflexions. Ensuite, l'intérêt fondamental de cette étude est d'illustrer à quel point un principe général (une norme) se manifeste dans un contexte historique particulier. On peut formuler ce principe général de la manière suivante: la traduction en tant que pratique culturelle implique toujours une prise de conscience de sa signification. En effet, l'on sous-entend que la (bonne) pratique de la traduction ne peut exister sans une théorie implicite ou explicite. Nous prenons ici le terme « théorie » dans un sens général qui inclut toute position critique ou évaluative concernant le processus et le produit de la traduction, ainsi que le but ultime ou la motivation primaire du traducteur.

Les traducteurs hispaniques médiévaux confirment de manière évidente cette règle générale. Nelson Cartagena souligne leur exceptionnel effort d'*intellectualisation* d'une langue cible de traduction qui explore encore ses possibilités expressives dans l'écriture et pour différents domaines thématiques. Ce processus d'*intellectualisation* des langues vernaculaires fut, en grande partie, redevable au sujet traducteur, il en fut aussi sa responsabilité

et sa réussite. En plus de la prise de décisions individuelles, il existe évidemment un contexte historique qui conditionne cette dernière et dont les sujets traducteurs sont tout à fait conscients quand ils apprécient ou, au contraire, corrigent les stratégies ou les solutions qui les ont précédées. Il s'agit là d'une coopération intense, s'enchaînant entre générations, qu'illustre parfaitement cette anthologie de textes ou, plutôt, d'« indispensables paratextes » (Bastin 2010) dans lesquels les traducteurs éclairent leur position propre face aux processus historiques de modélisation des langues vernaculaires dont ils sont des acteurs importants.

Les textes ou les paratextes recueillis dans cet ouvrage montrent quelles sont les différentes dimensions, textuelles, culturelles et personnelles de la pratique de la traduction. On est surpris d'y constater à quel point certaines questions, actuellement placées au centre des débats théoriques, ont déjà été ici entrevues ou explicitement formulées. Si l'on considère, à titre d'exemple, la conceptualisation du traducteur en tant que médiateur de la communication, il est possible de constater sa manifestation claire dans le modèle épistolaire dans lequel le paratexte traductologique s'inscrit fréquemment, que ce paratexte soit lui-même une lettre ou non. Dans l'Antiquité et le Moyen Âge, la question de savoir pour qui l'on traduit ou, plus génériquement, pour qui l'on écrit, a été littéralement, c.-à-d. épistolairement, résolue. La traduction, comme l'écriture en général, tend à prendre, en principe, la forme d'une communication interpersonnelle. Le destinataire de la traduction n'est pas un groupe indéfini de lecteurs potentiels, mais une personne connue du traducteur ou un cercle de gens proches de cette dernière et participent d'une lecture communautaire. Le destinataire est souvent le commanditaire de la traduction à laquelle le traducteur consacre son travail intellectuel, qu'il rende hommage à ce destinataire, ou qu'il lui offre la traduction comme cadeau pour son profit ou son plaisir. Ce sont ces divers aspects que le traducteur souligne pour déclarer ou expliquer le lien établi avec son récepteur. On se demande dans quelle mesure on se trouve ici face à une réelle dépendance vis-à-vis du destinataire de la traduction ou, simplement, de l'expression rhétorique de la servitude médiévale. Selon Cartagena, le traducteur semble être, dans la pratique, plus libre de choisir ses textes que cette manifestation explicite de dépendance ne pourrait le suggérer.

Le promoteur/récepteur est avant tout mécène ou *patron*, mais pas client, dans le sens

commercial du terme. Au Moyen Âge, l'activité de la traduction, comme toute activité intellectuelle, n'était pas conçue comme une marchandise ni une activité rémunérée, mais comme un service relationnel qui justement – selon Pym (1977: 71) – définit la valeur spécifique d'une activité professionnelle. En outre, cette idée d'un service relationnel – que l'on suppose pur – permet aussi de concevoir des buts à long terme, identifiables avec le *telos* du traducteur dans le sens récemment proposé par Chesterman (2008; 2009) pour ce terme. On trouve un bon exemple de prise de conscience des buts ultimes de la traduction – comme Cartagena le souligne – dans le prologue de Sayol Ferrer (XIV^e siècle) qui ouvre sa traduction en catalan de l'*Opus Agriculturae*, traité également connu sous le nom de *De Rustica*, d'après Rutilius Æmilianus Palladius. Sayol Ferrer affirme que son travail a pour objectif de mettre à la disposition de ses contemporains un texte qui se prête non seulement au développement d'une entreprise bénéfique pour la république, mais aussi à l'ennoblissement de l'homme. Le traducteur se fait l'écho des objectifs habituellement mentionnés dans les originaux. Il justifie son travail en le présentant comme un moyen d'édification morale, même quand l'objectif immédiat est tout simplement de préserver la santé du corps, comme c'est le cas de la traduction catalane par Sarriera Berenguer (XIV^e siècle) du *Regimen Sanitatis ad Regem Aragonum*, du médecin Arnau de Vilanova.

Cartagena insiste sur le fait que la prise de conscience du traducteur se manifeste dans tous les genres textuels et, en premier lieu, dans les paratextes qui correspondent à des traductions – avant la lettre – scientifiques ou techniques, ce qui remet en question l'idée que la traduction de textes de cette nature n'est généralement pas associée à une activité réflexive. Il faut rappeler qu'au Moyen Âge les limites entre les divers domaines de la connaissance ne sont pas définies. Le but ultime de toute activité intellectuelle, universellement partagée, rend secondaire la question des genres textuels. La notion de texte spécialisé scientifique ou technique n'existait pas au Moyen Âge, pas plus que celle de texte littéraire.

D'autres questions relatives aux procédures ou aux méthodes traductologiques sont subordonnées au plan général déjà mentionné, autrement dit, au *telos* traductologique. Ces questions ont été traitées par l'auteur dans l'introduction de cette anthologie. Par exemple, dans sa préface de la traduction du *De Inventione* de Marcus Tullius Cicero, Alfonso de Cartagena (1384-1456) offre une réflexion pleine d'actualité sur l'engagement du traducteur à l'égard de la vérité des choses, c'est-à-dire de la connaissance du domaine thématique d'un texte, comme clé indispensable pour juger

de la qualité de la traduction. Contrairement à la position du contemporain Leonardo Bruni, Alfonso de Cartagena défend aussi, avec une argumentation très moderne, l'utilisation des emprunts gréco-latins quand l'exactitude de la référence à l'objet ou à l'idée l'exige. Les emprunts doivent être considérés comme l'une des ressources expressives que le traducteur peut mettre en jeu le cas échéant.

On retrouve évidemment dans ces textes le débat classique entre la traduction littérale et la traduction « ad sensum », étroitement lié à l'émergence d'un code spécifique d'écriture pour le catalan et le castillan. Une option initiale latinisante pourrait être lue en termes d'exo-écriture. Une traduction littérale représente le point de départ – peut-être inévitable – pour le développement initial de la modalité écrite. Pedro López de Ayala (1332-1407) montre clairement cette tension latinisante qui, pour ainsi dire, fait apparaître le sens différenciateur de l'écriture en castillan. Le processus ultérieur peut être compris comme une pratique d'écriture au moyen de la traduction « ad sensum » qui réduit et atténue cette tension initiale et trouve peu à peu des modes d'expression mieux adaptés à la nouvelle langue de culture. Il s'agit là d'un long processus de « naturalisation » de l'écriture auquel les traducteurs participent d'une manière particulièrement active et consciente.

Toutefois la traduction « ad sensum » n'implique pas absence de la prise en compte du contenu du texte initial. Cette prise en compte oppose de nouveau Alfonso de Cartagena à Bruni et à sa défense de l'éloquence du traducteur (Cf. pages xxi-xxii de l'introduction de cette anthologie). Selon Alfonso de Cartagena, la première fonction du traducteur est de rendre compte du contenu du texte original, plutôt que de chercher à embellir le texte traduit. Alonso Fernández de Madrigal (1410-1455), quant à lui, occupe une position médiane dans ce débat interminable. Quoi qu'il en soit, l'idée de la dignité des langues vernaculaires comme véhicule approprié à l'expression de tout type de contenu thématique est bien présente chez les traducteurs de cette époque.

Il convient de remercier Nelson Cartagena de nous avoir permis de mieux connaître une période véritablement significative de l'histoire de la traduction, qui amène à replacer celle-ci dans le processus d'émergence de deux langues de culture, comme le catalan et le castillan.

CARLOS HERNÁNDEZ SACRISTÁN
Universitat de València, Valencia, Espagne

NOTES

1. Traducteurs inclus dans cette anthologie: Guillem Corretger (XIV^e siècle), Berenguer Sarriera (XIV^e siècle), Jaume Conesa (1320-1390), Ferrer Sayol (XIV^e siècle), Pedro López de

Ayala (1332-1407), Pedro de Toledo (XIV^e-XV^e siècles), Enrique de Villena (1384-1434), Alfonso de Cartagena (1384-1456), Juan de Mena (1411-1456), Antón Zorita (XV^e siècle), Pedro de Chinchilla (XV^e siècle), Alonso Fernández de Madrigal, El Tostado (1400?-1455), Íñigo López de Mendoza (1398-1458), Pedro Díaz de Toledo (XV^e siècle), Ferran Valentí (?-1476), Carlos, Príncipe de Viana (1421-1461).

RÉFÉRENCES

- BASTIN, Georges L. (2010): Traduction et histoire. Les indispensables paratextes. In: Juan Carlos de MIGUEL Y CANUTO, Carlos HERNÁNDEZ SACRISTÁN, et Julia PINILLA, eds. *Enfoques de Teoría, Traducción y Didáctica de la Lengua Francesa. Estudios dedicados a la Profesora Brigitte Lépinette*. Valencia: Universitat de València, 47-59.
- CHESTERMAN, Andrew (2008): Ethics of renarration: Mona Baker is interviewed by Andrew Chesterman. *Cultus*. 1(1):10-33.
- CHESTERMAN, Andrew (2009): The Name and Nature of Translator Studies. *Hermes – Journal of Language and Communication Studies*. 42:13-22.
- PYM, Anthony (1997): *Pour une éthique du traducteur*. Arras/Ottawa: Artois Presses Université/Presses de l'Université d'Ottawa.

PEETERS, Jean, dir. (2011): *Traduction et communautés*. Artois: Artois Presses Université, 212 p.

Traduction et communautés est un recueil de treize chapitres issus de communications à un colloque international tenu à l'Université de Bretagne-Sud en 2006 dans le but de préciser « ce qu'on entend par identité et de se poser la question de la relation entre acteurs sociaux à travers la traduction, plutôt que de se focaliser sur les acteurs eux-mêmes » (p. 7).

Les trois premiers chapitres, « La traduction aux carrefours de la mondialisation: voyage entre l'oralité et l'écriture » de Paul Bandia, « The Scandal Translates Back: La dernière offensive des langues vaincues: traduire le 'majeur' par le 'mineur' » de Giovanni Nadiani, et « Antjie Krog, Author and Translator: The Twain Does Meet » d'Ilse Feinauer mettent en valeur la traduction dans un contexte postcolonial.

Bandia soulève plusieurs questions de nature linguistique, culturelle et éthique qui entrent en jeu dans la traduction de la littérature africaine vers les langues européennes. Puisque plusieurs langues africaines sont orales, sans système d'écriture, cet article traite non seulement de la traduction interlinguistique d'un ouvrage littéraire africain

vers une langue européenne, mais aussi de l'auto-traduction ou de la « traduction-écriture » d'une langue orale vers une langue littéraire. La littérature africaine en langue européenne devient donc un lieu d'innovation et d'hybridité: écrite à la fois dans la langue maternelle de l'auteur et dans la langue du colonisateur, elle exige « un va-et-vient constant entre les cultures de deux communautés distinctes » (p. 30).

Nadiani examine la question de la traduction vers une langue « préexistante mais vaincue » (p. 38). Plutôt que d'examiner les cas où la traduction vers une langue mineure est un acte dévalorisant, Nadiani cherche à montrer comment le traducteur mineur peut donner du prestige à la langue mineure et atténuer le patoisement de cette dernière. Il affirme, par exemple, que puisque la langue majeure est considérée comme élevée et prestigieuse, et la langue mineure, comme grossière, si l'on traduit de façon à mettre en valeur l'étrangeté du texte source, on fait preuve d'une ouverture vers l'altérité et on montre aux générations successives l'utilité de la langue mineure. Nadiani termine en soutenant que traduire vers une langue mineure invite la langue majeure à accueillir l'altérité dans le respect de celle-ci.

Enfin, Feinauer étudie Antjie Krog, auteure, poète et traductrice sud-africaine qui écrit surtout en afrikaans. Feinauer s'intéresse aux traductions publiées par Krog; plus précisément, elle examine la genèse de ses traductions ainsi que le choix des textes de départ. Selon Feinauer, il apparaît clairement que Krog entend encourager une sorte de réconciliation non seulement entre l'ancien régime et l'actuel, mais aussi entre les divers groupes culturels sud-africains.

Dans « Peut-on traduire les idéologies politiques? L'exemple de la diffusion du fascisme au Brésil et en Argentine », Erwan Sommerer s'interroge sur le pouvoir de persuasion et de mobilisation d'une idéologie dans un nouveau contexte historique et culturel aux valeurs et aux normes très différentes de celles de l'original. Selon l'auteur, c'est le niveau connotatif plutôt que le niveau dénotatif du vocabulaire politique qui est difficile à transférer d'une langue et d'un contexte à l'autre. En fait, affirme-t-il, la communication entre les communautés de langues différentes n'est possible que si le sens connotatif des mots politiques tels que *démocratie*, *democrazia*, *democracy* et *democracia* est le même. Soit dit en passant, Sommerer semble ignorer que Newmark (1991: 154) avait déjà avancé un argument semblable. Pour soutenir son argument, Sommerer étudie deux cas d'espèce: d'un côté, l'adoption du fascisme au Brésil, et de l'autre, le fascisme et le nazisme dans le discours nationaliste en Argentine. Sommerer se demande donc, d'une part, ce qu'il reste d'une idéologie